

—Eh bien ! j'ai été frappé du contraste de ses yeux glacés et de son sourire accueillant et banal... Il m'a semblé lire la dissimulation dans son regard et l'ironie sur ses lèvres... Lorsque vous m'avez présenté à elle, ses paroles ont été polies, mais son accent compassé, contraint, les rendait presque malveillantes... Un instant j'ai cru voir que ma présence auprès de vous contrariait Mme Bressolles...

—Que me dites-vous là ?? s'écria la jeune fille effrayée.

—Je vous explique, par votre ordre, l'impression que j'ai ressentie...

—Bref, ma mère ne vous est pas sympathique ?...

—C'est plutôt moi, je crois, qui lui suis antipathique...

—Cette antipathie, d'où viendrait-elle ? Ma mère ne vous connaissant pas, ignorant même votre existence, ne pouvait se sentir mal disposée pour vous...

—L'antipathie ne s'explique pas... répondit vivement Albert. Elle est spontanée comme l'amour... Pourquoi, lorsque je vous ai vue pour la première fois dans l'atelier de Gabriel Servet, ai-je senti tout mon être tressaillir et s'élançer vers vous ?... Pourquoi suis-je devenu tremblant en entendant le son de votre voix ? Pourquoi enfin mon cœur et mon âme sont-ils tombés en extase ? Si vous me demandiez de vous expliquer cela, je ne le pourrais pas...

—Je le pourrais très bien, moi... fit Marie en baissant les yeux. C'était de la sympathie, de l'amitié...

—Non, Marie ! s'écria le jeune homme entraîné malgré lui. Non, Marie, c'était de l'amour... l'amour naissant qui s'emparait de moi... car vous savez bien que je vous aime...

—Albert, nous sommes bien jeunes tous les deux... bien ignorants de la vie... et peut-être avons-nous tort de nous parler ainsi...

—Marie... Marie... pourquoi aurions-nous tort ? Nous sommes jeunes, c'est vrai... tant mieux, puisque nous nous aimons... Nous aurons ensemble de plus longues années de bonheur quand vous serez ma femme...

D'une voix faible comme un souffle, Marie balbutia :

—Votre femme... Oh ! c'est un rêve !

—Si mon père est venu ce soir à cette fête, répondit le fils du juge d'instruction, c'est pour vous voir... pour connaître votre mère... car je ne lui ai caché ni mon amour, ni mes projets d'avenir... C'est afin de pouvoir bientôt demander votre main à vos parents...

—Demander ma main ?... reprit Marie d'un ton où se devinait une assez vive inquiétude.

—Sans doute.

—Et vous avez cru voir que ma mère ne vous aimait pas... Si elle allait refuser de consentir ?...

—Cela n'empêcherait point notre union car M. Bressolles, votre père, qui est pour moi j'en suis sûr, saurait imposer sa volonté... Il parlerait en maître... C'est son droit et ce serait son devoir...

—Oh ! mon père est bon, lui... Il ne vit que pour moi ; mais ma mère...

—Votre mère devrait obéir...—interrompit Albert.

—Vous m'aimez, n'est-ce pas, Marie ?

—Je ne le cache pas.

—Et vous me jurez que vous n'en aimerez jamais un autre que moi ?

—Un autre ?—fit la jeune fille en pâlisant.—Moi la femme d'un autre !! Moi !!—Mais je mourrais !... Marie se leva.

—Il faut rentrer dans les salons... dit-elle.

Mlle Bressolles reprit le bras d'Albert et les deux jeunes gens, ivres d'espoir et de bonheur, quittèrent le salon de verdure pour revenir se mêler à la foule.

Paul de Gibray et Ludovic Bressolles, réunis par le hasard dans l'embrasement d'une fenêtre, avaient longuement causé.

L'ex-architecte se sentait attiré vers ce magistrat jeune encore, mais dont la figure semblait vieillie avant l'âge par les travaux, les soucis, les chagrins peut-être.

Le juge d'instruction, après la terrible scène à laquelle nous avons assisté, était bien aise de se convaincre, en causant avec Ludovic Bressolles, que sa première impression ne l'avait pas trompé.

Il eut en peu d'instants cette conviction.

Au bout de dix minutes d'entretien il savait de science certaine que l'ex-architecte était la plus honnête nature qu'il fut possible de rencontrer.

Quelques mots suffirent pour lui faire comprendre que le maître du logis vivait en mésintelligence avec sa femme, et que l'unique but des fêtes données à l'hôtel de la rue de Verneuil était de trouver un mari pour la jeune fille dont la mère voulait à tout prix se débarrasser.

M. de Gibray, homme d'esprit et juge d'instruction jusqu'au bout des ongles, possédait le grand art de questionner et de n'en point avoir l'air.

Ludovic Bressolles subit à son insu un interrogatoire en règle : il avoua sans s'en douter que Valentine était une créature perverse et malfaisante, qui n'avait point de cœur et détestait sa fille, dont elle jalousait la beauté.

XXXI

Paul de Gibray, nos lecteurs le savent depuis longtemps, était loyal et bon.

Il plaignait sincèrement Ludovic Bressolles et Marie qui ne méritaient ni l'un ni l'autre, lui d'avoir une mauvaise femme, elle d'avoir une mauvaise mère.

—Oui, pitié pour eux, se disait-il, mais justice pour elle !...

L'entretien terminé, il chercha des yeux Albert, et l'aperçut ayant toujours à son bras la fille de l'ex-architecte.

Le juge d'instruction fronça le sourcil.

Un nuage envahit son front.

En compagnie de Ludovic Bressolles, il s'approcha du jeune couple.

—Mon cher enfant, dit-il à Albert, il est temps de partir.

—Déjà, monsieur ! s'écria Marie avec une grâce ingénue. Il est tout au plus minuit.

—C'est vrai, mademoiselle, répliqua Paul de Gibray, mais mon temps ne m'appartient pas... Je suis accablé de travail, par conséquent de fatigue, et si je ne prenais quelques heures de repos, les forces me manqueraient pour accomplir ma tâche.

—Partons, père... fit vivement Albert. Je suis prêt.

—Je n'ose insister pour vous retenir, dit l'ex-architecte. Je sais trop qu'il faut obéir quand le devoir commande, mais promettez-nous du moins que nous aurons le plaisir de vous voir à notre prochaine soirée.

—Je n'ose prendre d'engagement à cet égard... répondit le juge d'instruction, non sans quelque embarras.

—Qui vous en empêche ?

—J'ai déroge à toutes mes habitudes pour venir aujourd'hui... Je ne sais pas si je serai libre... Des impossibilités matérielles ou morales peuvent se présenter... Enfin, il m'est interdit de promettre...

—Les obstacles insurmontables qui pourraient vous empêcher de venir n'existeront pas du moins pour M. Albert... murmura la jeune fille en baissant les yeux, tandis qu'un beau nuage pourpre s'étendait sur ses joues.

Le juge d'instruction tressaillit.

A cette question, que devait-il répondre ?

Pour lui défendre d'y revenir, il fallait donner des motifs, ce qu'il ne pouvait ni ne voulait faire en ce moment. Il se contenta donc de répondre :

—Mon fils est libre, mademoiselle...

Ces brèves paroles, prononcées d'un ton sec, frappèrent la pauvre Marie au cœur, et produisirent sur elle une impression profondément douloureuse.

Albert, tout à ses rêves de bonheur, n'y vit aucune arrière-pensée qui fût de nature à lui causer quelque inquiétude.

Son père affirmait sa liberté, voilà tout.

Quoi de plus naturel ?

Prenant dans les siennes les mains de Marie, il les serra avec effusion.

—Vous voudrez bien nous excuser auprès de Mme Bressolles,—continua le juge d'instruction ;—je me reprocherais de la distraire, ne fût-ce qu'un instant, de ses devoirs de maîtresse de maison.

—Voici ma mère... fit vivement Marie qui venait d'apercevoir Valentine et qui, courant à elle, la prit par la main pour l'amener près du groupe, en lui disant :

—M. de Gibray nous quitte...

—Je suis heureuse, monsieur, de vous avoir revu avant votre départ, et j'espère bien que vous nous reviendrez... répliqua Mme Bressolles, d'un ton à la fois simple et délibéré.

Paul de Gibray s'inclina silencieusement, et prenant le bras d'Albert se dirigea vers la porte de sortie. Marie les suivit des yeux.

Ses paupières devinrent humides. Son cœur se gonfla.

—Il me semble que c'est mon bonheur qui s'en va pour ne plus revenir, pensait-elle.

De son côté le juge d'instruction se disait :

—Pourquoi mon fils a-t-il rencontré la fille de cette femme ?... Pourquoi l'aime-t-il ?... C'est une fatalité !!

Marie essuya ses yeux.

—Père, dit-elle en prenant la main de Ludovic Bressolles que Valentine avait déjà quitté, ne trouves-tu pas que la physionomie de M. de Gibray n'était plus la même au moment de son départ qu'à celui de son arrivée ?... En entrant ici, il souriait... la bienveillance se lisait dans ses yeux... En nous quittant, il semblait sombre et sévère... Comment expliques-tu cela ?

—Je ne me l'explique pas du tout, petite folle,—répondit l'ex-architecte en riant,—et cela par la très bonne raison que je n'ai rien remarqué de pareil...

—Tu supposes donc que je me suis trompée ?...

—Je fais mieux que le supposer... J'en suis sûr...

—Dieu le veuille !... pensa l'enfant.

Elle essaya de se rassurer, mais à partir de ce moment la fête lui sembla morne et les salons déserts. Vers deux heures du matin, la foule s'éclaircit ; les départs se succédaient rapidement.

Maurice s'approcha de Valentine pour prendre congé.

—Attendez... lui dit-elle.

Et, lui faisant signe de la suivre, elle se dirigea vers M. Bressolles, à qui elle dit, du ton le plus gracieux :

—Avez-vous, mon ami, des projets pour demain ?

—Aucun... répliqua l'ex-architecte.

—Alors rien ne nous empêche d'accepter l'offre de M. Maurice Vasseur, qui veut bien nous accompagner au patinage, au bois de Vincennes...

—Rien absolument... si cela plaît à Marie et à vous.

—Serez-vous de la partie ?

—Ah ! non, par exemple ! ! Après une nuit de plaisir, mais aussi de fatigue, j'ai besoin de me reposer... Je ne suis plus un jeune homme, que diable ! !

—Puisqu'il en est ainsi, M. Maurice, dit Valentine, nous compterons sur vous... Venez nous prendre à deux heures nous serons prêtes...

—Et, fit à son tour Ludovic, vous serez assez aimable, en ramenant ces dames, pour dîner avec nous.

Maurice accepta de fort bonne grâce.

Il serra la main de M. Bressolles, s'inclina devant Valentine, puis devant Marie, et partit.

Les salons étaient à peu près déserts.

Les derniers invités ne tardèrent pas à s'éloigner et les domestiques commencèrent à éteindre les bougies.

Ludovic Bressolles poussa un soupir de soulagement, comme un homme dont la lourde corvée est enfin finie.

Il embrassa Marie et regagna son appartement.

Valentine, de son côté, rentra chez elle.

Aussitôt qu'après avoir envoyé sa femme de chambre elle se trouva seule et put cesser de se contraindre, l'expression de son visage devint sombre et menaçante.

—Ah ! murmura-t-elle d'une voix sourde, ce Paul de Gibray qui entre dans ma vie pour me menacer, que je le hais ! Et Marie, Marie, l'unique cause de la présence de cet homme ici, se prend d'un stupide amour pour le fils de mon ennemi mortel !... Ah ! fille maudite, pour quoi es-tu venue au monde, et que ne puis-je t'étouffer ?